W ou le Souvenir d'enfance (1975) et la mémoire juive de Georges Perec

Claude Burgelin

Bref rappel biographique : Georges Perec est né en 1936 de parents juifs polonais émigrés en France, vivant dans un quartier pauvre de Paris. Sa mère parlait mal le français et ne savait guère l'écrire. Ses grands-parents parlaient probablement surtout le yiddish. La famille fréquentait le milieu juif de ce quartier de Belleville où était communément parlé le yiddish plus que la synagogue.
Le père de Georges (enfant unique), Icek Judko, s'est engagé volontairement dans l'armée française. Il a été tué en juin 1940.
La mère, Cyrla, a confié l'enfant fin 1941 à un convoi de la Croix-Rouge qui l'a emmené dans les Alpes où se trouvait aussi une partie de sa famille paternelle. Les adieux à la gare de Lyon, à Paris, sont les derniers moments de l'enfant avec sa mère. Elle a été prise fin 1942 dans une rafle et déportée à Auschwitz où elle a été vraisemblablement aussitôt gazée.
De 1942 à 1945, l'enfant n'a rien su du destin de sa mère, personne n'étant en mesure de lui en dire quoi que ce soit. Cette mère était donc une disparue, non une morte dont il aurait pu faire le deuil. C'est, semble-t-il, en voyant en 1945 ou 1946 une exposition sur les camps nazis que l'enfant comprend ce qu'il est advenu de sa mère.
Après 1945, le petit Georges sera élevé par sa famille paternelle (la sœur de son père).

Georges Perec est déjà un écrivain confirmé quand en 1975 il fait paraître *W ou le Souvenir d'enfance*. Notamment a paru en 1969 *La Disparition*, un livre de plus de 300 pages où n'apparaît jamais la lettre « e », de beaucoup la plus employée de la langue française. Un livre en 26 chapitres (comme les lettres de notre alphabet) où manque le chapitre 5 (le « e » est la cinquième lettre). Tous les personnages meurent mystérieusement, découvrant sans qu'ils le sachent auparavant, qu'ils sont parents les uns des autres et tous marqués par un signe fatal, qui ressemble à un signe de « sens interdit » et imprononçable. On découvre peu à peu que c'est une fable construite autour de la Shoah : avoir voulu, comme l'a fait le nazisme, extirper de la civilisation le peuple juif, sa religion et sa culture est aussi insensé que de vouloir arracher la lettre « e » de la langue française. C'est à sa façon masquée et presque paradoxale (*La Disparition* est un livre drôle) la première invention narrative écrite à partir du génocide des juifs sous le nazisme.

Année après année, on se rend compte combien *W ou le souvenir d'enfance* est un des livres les plus importants de la littérature française du XXe siècle. Dans ce pays où l'autobiographie et les écritures du « je » ont connu un essor très particulier (Proust, Sartre, Camus, Nathalie Sarraute, tant d'autres), *W* en a renouvelé les enjeux, la méthode, la tonalité.
C'est un texte remarquable par l'intelligence de son architecture, la force de son propos, par ce qu'il sait dire (avec tant de justesse) et par ce qu'il sait ne pas dire.
C'est enfin un des livres les plus pénétrants jamais écrits sur la Shoah par quelqu'un qui n'en a connu que les effets : la perte, le silence, l'anéantissement des repères – et avec l'assassinat de sa mère l'assassinat de sa mémoire première.

Passionnante est l'architecture de ce texte. Il est composé de deux récits en caractère typographique romain qui alternent avec deux autres récits en caractère italique. Le récit 1 en romain et le récit 1 en italique sont séparés du récit 2 en romain et du récit 2 en italique par une page blanche où sont simplement imprimés trois points de suspension entre deux parenthèses (« (…) ») signalant quelque chose que l'on tait, qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas ou qu'on ne sait pas dire. Cette page centrale est celle autour de laquelle s'articule toute la construction du livre. Elle symbolise évidemment la mort/disparition de la mère.
Le premier récit (en romain) est le récit de sa première enfance, celle auprès de sa mère. C'est à peine un récit, mais plutôt la récolte des quelques souvenirs qu'il a de cette période. « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » dit Perec entamant cette quête. De fait, il va nous montrer que les quelques souvenirs qu'il croit avoir sont marqués du signe de l'erreur et du faux. Donnant plusieurs versions, par exemple, de ses deux premiers souvenirs (*je citerai le texte – chapitre IV- et soulignerai qu'il a, au cours de sa rédaction transformé la forme de la lettre hébraïque dont il est censé se souvenir*). Ou encore quand il écrit deux textes sur ce qu'il croit savoir de son père et de sa mère, il montre par une série d'annotations toutes les erreurs ou les travestissements de mémoire qu'il a pu commettre.
En entamant l'écriture de *W*, il dit : « je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert. » Dans cet entre-deux entre omission ou cachette et révélation, il apparaît peu à peu et sans que cela soit clairement dit, qu'il n'a gardé aucun souvenir de sa mère, de sa voix, de sa présence auprès de lui. Le traumatisme de la séparation a été si fort que sa mémoire de sa mère s'est effacée. Et avec elle le souvenir du petit enfant qu'il fut auprès d'elle. Cet enfant est mort à la mémoire.
Le chapitre sur ses parents s'achève sur une page admirable où il fait entendre, dans les termes les plus simples et en même temps les plus radicaux, pourquoi et comment il est devenu écrivain :
« Je ne retrouverai jamais, dans mon ressassement même que l'ultime reflet d'une parole absente à l'écriture, le scandale de leur silence et de mon silence : je n'écris pas pour dire que je ne dirai rien, je n'écris pas pour dire que je n'ai rien à dire. J'écris ; j'écris parce que nous avons vécu ensemble, parce que j'ai été un parmi eux, ombre au milieu de leurs ombres, corps près de leur corps ; j'écris parce qu'ils ont laissé en moi leur marque indélébile et que la trace en est l'écriture : leur souvenir est mort à l'écriture ; l'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie. » (*fin du chapitre VIII*)
Il y a ce scandale de « mon silence », d'une « parole absente ». Oui, il peut dire qu'il n'a pas de souvenirs d'enfance. Cet enfant a disparu avec sa mère du côté d'Auschwitz.
Et en même temps, il écrit, « affirme » sa vie tout en reliant chaque page qu'il écrit au souvenir de ses parents morts.

Le deuxième récit en romain, après la page avec les (…), relate les années dans les Alpes. Il a entre six et neuf ans. Au début, cet enfant est devenu littéralement fou. Il a perdu le sens de l'espace et du temps (« il n'y avait ni commencement ni fin », « on était là. Ça se passait dans un lieu qui était loin »), les humains n'avaient ni nom ni visage, les souvenirs sont sans ancrage, les liens de parenté dépourvus de signification. Perec utilise le « on » en lieu et place du « je » (« on ne demandait rien »). Les dessins qu'il fait alors représentent des corps disloqués ou des avions dont les ailes sont séparées du fuselage.

C'est une vraie et fausse épopée que va raconter le récit. Perec montre comment il a repris pied dans l'univers normal en commençant par le commencement fondamental : en faisant l'apprentissage du pouvoir des signes, des nombres, des lettres. La conquête de la lecture sera un moment décisif. Les livres aimés « m'ont presque servi d'histoire : source d'une mémoire inépuisable, d'un ressassement, d'une certitude. « Il y découvre « la jouissance » « d'une complicité, d'une connivence, ou plus encore, au-delà, celle d'une parenté enfin retrouvée. » L'orphelin va devenir fils de la littérature. Le petit juif auquel la culture juive n'a pas été transmise retrouve un univers de transmission et de continuité grâce aux grands récits de la littérature.
Ce récit-là s'achève sur le retour à Paris et la découverte de ce que furent les camps de concentration et d'extermination.
Mais ce récit d'une conquête ou d'une reconquête garde sa part d'ombre. La parenté enfin retrouvée n'est que celle des livres. Et c'est comme un second Georges Perec qui vient au monde mais le premier Georges Perec, l'enfant qui vécut près de sa mère est lui définitivement disparu.

Venons en aux récits en italique. Et commençons par le second de ces deux récits, après donc les (…).
Il raconte une histoire, en un récit qui semble inspiré des romans de Jules Verne, celle de l'île W, une île imaginaire quelque part au bout de la Terre de Feu, dans les territoires les plus loin de nous, les plus près des glaces du pôle sud.
Cette histoire est celle qu'il s'est racontée à lui-même quand il avait 12 ou 13 ans, qu'il a illustrée de dessins et qu'il a contée à sa psychothérapeute.
Il s'agit d'une société imaginaire qui vit dans cette île W. Une île entièrement vouée au sport et à sa célébration. Tous les jours se déroulent des cérémonies sportives, des jeux du stade, des compétitions. Au départ, tout semble magnifique, exaltant dans la vie de cette île régie par l'idéal olympique (« plus fort, plus haut, plus vite ») et dans cette suite d' « Olympiades » ou d' « Atlantiades » dont le déroulement est minutieusement décrit. Mais peu à peu on découvre que cet univers à la gloire du sport est totalement perverti : les règlements sont totalement arbitraires, les juges corrompus ; de plus en plus un sadisme effrayant (viols, meurtres, exécutions..) se déploie. En quelques chapitres on passe de la fête olympique au déchaînement meurtrier. Et les dernières images que l'on de l'île W sont celles des camps de la mort, de leurs ruines, de leur œuvre de destruction et d'extermination.
On pressent ce que Georges Perec a tenté de dire au travers de cette fable : qui furent ces nazis si obsédés de sport, de virilité, de corps sains et glorieux ? Comment ont-ils pu être fascinants (jeux olympiques de Berlin, etc.) ? Et comment cet univers de compétitions de fait toujours truquées, de célébration des « forts » (par lequel l'enfant qu'il fut a pu lui-même être capté) et de mise à mal des victimes ne pouvait aboutir qu'au triomphe généralisé de la mort.
Ce qui est donc représenté là, par la société W, est la réélaboration par le fantasme, par l'imaginaire d'une partie de ce que son enfance lui avait fait emmagasiner. Et de ce qu'à l'adolescence il eut difficilement à mettre en place. En même temps c'est une lecture originale du fascisme nazi, de sa perversion des idéaux et des lois, qu'il propose là.

La première partie en italique raconte l'histoire d'un homme qui n'a pas de nom, ni d'origine repérable (« je suis né le 25 juin 19.., vers quatre heures, à R., petit hameau de trois feux, non loin de A. »). On sait simplement que cet homme vit à la frontière franco-

allemande et que c'est un déserteur. Il a obtenu d'une organisation d'aide aux objecteurs (refusant le service militaire) une fausse identité (« Gaspard Winckler »).
Il reçoit un jour une lettre d'un mystérieux « *medical doctor* » le convoquant dans une ville allemande. Celui-ci va lui confier une mission : retrouver le vrai Gaspard Winckler, celui qui lui a donné son nom. C'est un enfant faussement autiste, sourd-muet et faussement paralysé. Sa mère, une riche cantatrice, a organisé une croisière en espérant que, grâce à ce voyage, l'enfant sortirait de cet état de prostration. Du côté de la Terre de Feu, le bateau fait naufrage. L'équipage et la mère périssent. L'enfant aurait survécu, abandonné dans un îlot de la zone. Au pseudo Gaspard Winckler de partir à la recherche du vrai Gaspard Winckler, de sauver cet enfant perdu. Et le récit s'arrête là, sans qu'on sache le lien qu'il y a (autre que géographique) entre l'histoire de l'enfant abandonné et celle de l'île W. Restent la cassure de ces 2 récits et les points de suspension qui les séparent ou les unissent.
On voit bien quel est le sens fondamental de cette histoire. Au Georges Perec adulte de partir à la recherche de l'enfant perdu qui lui a donné son nom. Au Perec adulte de sauver par les mots cet enfant qui a perdu la parole. Mais reste entre les deux récits ce hiatus. L'enfant perdu reste perdu. En lieu et place de son histoire, il y a le monde criminel de l'île W.
Et c'est en quelque sorte la dernière partie de la biographie de Georges Perec qu'il écrit sous cette forme métaphorique. La tâche de l'adulte est de sortir du néant l'enfant de la Shoah, l'enfant du silence, celui qui lui a donné son nom, à commencer par son nom d'écrivain.

« Il y a dans ce livre deux textes simplement alternés », écrit Perec pour présenter son livre, « il pourrait presque sembler qu'ils n'ont rien en commun, mais ils sont pourtant inextricablement enchevêtrés, comme si aucun des deux ne pouvait exister seul, comme si de leur rencontre seule, de cette lumière lointaine qu'ils jettent l'un sur l'autre, pouvait se révéler ce qui n'est jamais tout à fait dit dans l'un, jamais tout à fait dit dans l'autre, mais seulement dans leur fragile intersection. »

Une des réussites de ce livre est liée aux effets de « lumière lointaine » qui se produisent entre récit biographique et récit de fiction. Un exemple parmi bien d'autres possibles. Il est dit de la mère cantatrice du petit Gaspard que, lors du naufrage, « ses ongles en sang avaient profondément entaillé la porte de chêne ». Presque ultime passage du récit biographique : quand l'enfant Perec voit une exposition sur les camps de concentration, il est dit : « Je me souviens des photos montrant les murs des fours (*Perec veut sans doute dire des chambres à gaz*) lacérés par les ongles des gazés ». Ces effets de reflet, parfois à peine perceptibles (nés d'un mot, d'une image) sont constants dans le texte. Ils lui donnent sa densité, sa qualité de résonance.

La question de l'identité juive de Georges Perec est un des fils conducteurs les plus insistants de sa pensée et de sa création littéraire. Elle est là, sous-jacente, discrètement cachée, à l'origine de presque toutes ses œuvres. Il l'aborde directement dans un de ses plus beaux textes, une profération - poème, *Ellis Island* (1980). Ce texte est la partie parlée du film qu'a réalisé son ami Robert Bober autour de cet îlot à côté de New York (encore une histoire d'île…) où se faisait le tri des immigrants venus d'Europe (beaucoup de juifs d'Europe de l'Est parmi eux), pour l'essentiel à la fin du XIXe siècle et au début du XXe.

C'est l'occasion pour Perec de dire ce que représente pour lui ce lieu où se faisait la métamorphose des identités (en même temps qu'étaient rejetés les émigrants qu'on jugeait en mauvaise santé), transformant un juif souvent misérable et ne parlant que le yiddish en sujet américain.

« Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil, c'est-à-dire
le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le nulle part (…)

je ne sais pas très précisément ce que c'est
qu'être juif
ce que ça me fait que d'être juif

c'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence
médiocre, qui ne me rattache à rien ;
ce n'est pas un signe d'appartenance,
ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à un folklore, à une langue ;
ce serait plutôt un silence, une absence, une question, une mise en question, un flottement, une inquiétude :

une certitude inquiète,
derrière laquelle se profile une autre certitude,
abstraite, lourde, insupportable :
celle d'avoir été désigné comme juif,
et parce que juif victime, et de ne devoir la vie qu'au hasard et à l'exil (…)
une seule chose m'était précisément interdite :
celle de naître dans le pays de mes ancêtres,
à Lubartow ou à Varsovie,
et d'y grandir dans la continuité d'une tradition,
d'une langue, d'une communauté.

Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même ;
Quelque part, je suis « différent », mais non pas différent des autres, différent des « miens » : je ne parle pas la langue que mes parents parlèrent, je ne partage aucun des souvenirs qu'ils purent avoir, quelque chose qui était à eux, qui faisait qu'ils étaient eux, leur histoire, leur culture, leur espoir, ne m'a pas été transmis. »

Avec les mots les plus simples est dit ce que signifie d'être un enfant du génocide, la « clôture » (un monde se clôt) ou la « coupure » que cela représente (et la thématique de la coupure ou de la fracture se retrouve dans presque tous les textes de Perec, où est presque toujours laissée une place au blanc, à la rupture, au silence).

Etre juif, pour lui, c'est être le porteur de cette cassure. Il a donc eu tout à reconstruire, à commencer par les fondements de ce qu'il peut savoir et penser (d'où l'importance chez lui des thématiques du vrai et du faux), à ré-architecturer un univers de significations. Or, il est fascinant de voir comment Perec, coupé de la culture juive la plus originelle, retrouve, reconstruit un monde dont les pilotis fondamentaux sont la lettre, le chiffre, la multiplicité des significations attachées à la lettre ou à son emplacement. Nul hasard si le premier souvenir raconté dans *W ou le souvenir d'enfance*, même s'il apparaît comme une légende plus que comme un souvenir, concerne une lettre hébraïque et le pouvoir

qu'aurait l'enfant de déchiffrer cette lettre. On reste à lire Perec et toutes ses œuvres où la présence de la lettre joue un tel rôle (par exemple dans *Les Revenentes*), écrit avec pour seule voyelle utilisée le « e » ou encore les poèmes qu'il a écrits en utilisant simplement onze lettres de l'alphabet) avec le sentiment qu'il aurait à lui seul réinventé une sorte de talmud. C'est dire la puissance intellectuelle qui sous-tend son œuvre.
Ce questionnement sur les pouvoirs de la lettre et sur celui des structures poétiques ou narratives, il l'a poursuivi à partir de 1967 en participant fidèlement aux travaux de l'Oulipo (= Ouvroir de littérature potentielle), un organisme collectif où des écrivains et des mathématiciens cherchent à trouver (ou retrouver dans la littérature universelle) de nouvelles combinatoires, de nouvelles règles qui les amènent à produire des textes de facture ou de structure inédite.

« Les fils rompus de l'enfance et la trame de l'écriture » se sont accrochés aux mêmes points de suspension, ces signes qui évoquent le silence, l'omission, l'impossible à figurer. C'est du sentiment d'une cassure irréparable qu'est sortie toute son œuvre. Elle porte témoignage de ce que peut être une entreprise de reconstruction qui n'oublie jamais le désastre qui est à son origine. Le livre le plus important de Georgesa vie Perec avec *W* est d'ailleurs l'histoire d'un immeuble, d'un bâtiment dont est contée la multiplicité des vies qu'il abrite, *La Vie mode d'emploi* – et un des chapitres concernant les fondations de l'immeuble est un chapitre manquant.

Qu'écrire après Auschwitz ? Perec apporte une réponse : bâtir une œuvre qui fasse confiance aux pouvoirs de la lettre et de la langue et qui sache faire advenir dans le même mouvement la destruction et la reconstruction. « L'écriture est le souvenir de leur mort et l'affirmation de ma vie » dit-il à propos de ses parents. Souvenir aussi de la mort de tant et tant et affirmation de la vie et de ses modes d'emploi, avec les mots et grâce à eux.

« Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisse , quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. » (fin d'*Espèces d'espaces*, 1974)